

Les souvenirs d'un prisonnier de guerre, racontés en famille au fil des ans, peuvent donner l'envie, plus tard à ses enfants, d'entreprendre un voyage sur les sites dont il était question. C'est ce qui s'est passé pour Elisabeth L'Haridon, l'une des deux filles d' Amédée Le Dromaguet qui fut détenu 5 ans en Allemagne.

Bevañ e Plounez, remercie Elisabeth d'abord pour l'évocation de son père, Amédée Le Dromaguet, et aussi pour le récit de ce voyage, entrepris avec son mari en 2015 voyage qui s'est révélé riche en rencontres amicales et dont on comprend facilement, 70 ans plus tard, la valeur symbolique.

Mon père, prisonnier en Allemagne durant 5 ans pendant la guerre 39-45.

par une de ses filles

1ère partie

Quelques épisodes de son séjour, peut-être dans le désordre.



Mme Le Dromaguet, de Kerbiguet, entourée de ses enfants vers 1923.

en h. de g à dr. : François, Jean-Baptiste, Amédée.

En bas : Yves à g. et Anne-Marie à dr.

Mon père, Amédée Le Dromaguet, Plounézien né en 1906, fut mobilisé dès le début de la guerre, suivi en 1939 par ses 2 frères François, né en 1909 et Yves, né en 1911, eux aussi célibataires. Il ne restait à la ferme familiale de Kerbiguet que leur sœur Anne-Marie, malade, âgée de 31 ans et leur mère âgée qui ont dû beaucoup travailler pour tenir cette importante ferme non loin du Trieux.

Mon père était fiancé à ma mère, Elisa Renan, qui deviendra par la suite son épouse. Elisa était la fille de Yves-Marie Renan de Penvern, maire de Plounez de 1897 à 1910.

Comme bien d'autres, mon père a été envoyé dans le nord de la France.

La vie ne devait pas être facile dans ce casernement car mon père et ses compagnons avaient baptisé leur bâtiment : « Villa misère ». Ceci déplut aux supérieurs et fut donc remplacé par : « Villa des joyeux ».

Arrive juin 40 et le voilà acculé, comme des milliers de soldats français, contre la mer, sur les plages de Dunkerque.

N'ayant pas été embarqués sur les bateaux évacuant les combattants vers l'Angleterre, ils ont cherché une solution pour échapper aux Allemands . La solution ? fuir, bien sûr, par la mer. Longeant la plage de Malo-les-Bains, ils ramassent ce qui peut leur servir : des rames notamment.

Reste à trouver une embarcation. Ce qu'ils font. Des soldats y grimpent, espérant rejoindre l'Angleterre ?

Mais, la bataille faisant rage, de nombreux bateaux ayant été coulés, la mer est recouverte d'une épaisse couche de mazout, aussi est-il très difficile de faire avancer la barque. Peu de ses compagnons (aucun peut-être) ne savent nager . Alors mon père, seul, descend dans l'eau visqueuse et essaie de la pousser, mais personne ne venant l'aider, il n'y parvient pas , la barque est surchargée. Alors il faut se rendre à l'évidence, plus d'échappatoire ! Ils sont donc faits prisonniers.

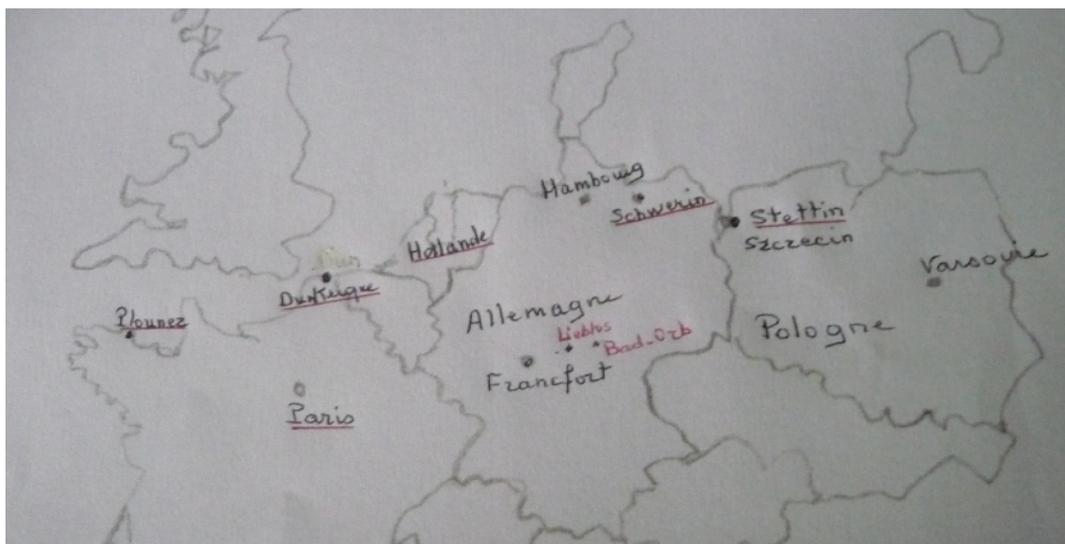
Commence alors un long exil, tantôt en wagons à bestiaux jusqu'en Prusse Orientale : Stettin, Shwerin,, tantôt à pied. C'est ainsi qu'ils traversent la Hollande, mal chaussés.

Ses souliers étant troués, mon père dérobe, en passant, sur le rebord d'une fenêtre, une paire de chaussures qui semblent lui convenir. Hélas , elles lui torturent les pieds, mais il faut continuer ! Il s'est alors promis de ne plus rien dérober ! Ce qui ne sera pas vrai, puisqu'un jour il a dérobé un vélo pour un copain qui voulait s'évader.



Villa des joyeux. Amédée Le Dromaguet au centre.

Puis c'est l'envoi dans des camps. Mon père a séjourné dans deux endroits différents ; Ces endroits il les appelait : « Là où j'étais en premier » et « Là où j'étais en dernier ». C'est ainsi qu'il commençait à nous parler de cette période, sans préciser : « quand j'étais en Allemagne » ou : « quand j'étais prisonnier », tant cette période était présente dans son esprit. Comment ne pas être marqué par ces événements ?



Déplacement d'Amédée durant la guerre.

Arrivés dans les camps, c'était pour aller travailler, bien sûr ! Mon père étant cultivateur, il serait envoyé dans une ferme. Mais lui, et bien d'autres ont d'abord refusé d'aller travailler, on a

donc cessé de les nourrir. Ils ont alors mangé ce qu'ils trouvaient dans le camp : des glands, des pissenlits , et même les racines des pissenlits ! Je ne sais pas s'ils recevaient déjà les colis de la famille.

Au bout d'un certain temps, n'en pouvant plus, ils ont accepté d'aller au travail. Mais là encore, envoyé dans une ferme, refus de travailler de mon père qui disait ne savoir rien faire. Il a quand même fini par accepter de travailler pour être nourri : des pommes de terre, beaucoup de pommes de terre (Kartofel) alors il s'était promis de ne plus en manger quand il rentrerait ; mais, par la suite, quels étaient ses légumes préférés ? des pommes de terre, bien sûr!

Il a beaucoup souffert dans ce premier endroit, mal vu, mal nourri, travail ingrat, et l'hiver, le froid ! Il a surtout été bûcheron dans la montagne enneigée.

Mais, malgré la dureté du travail, il y a éprouvé de grands moments de joie. Aimant beaucoup la nature, il a apprécié ces grands moments de solitude. Il nous a dit avoir été heureux dans ces bois au contact des animaux, des biches particulièrement, avec lesquelles il partageait sa maigre nourriture, elles venaient manger du pain dans ses mains !

Il a aussi été berger. Il a détesté ce métier, ces moutons , et même le chien avec lequel il les gardait ! Car un matin, descendant du grenier où il dormait, le chien, couché au pied de l'échelle, l'a vilainement mordu à la jambe. Mon père, se sentant trahi par ce chien avec lequel il travaillait tous les jours, a pris un bâton pour le punir, et malheureusement lui a cassé la patte !



Stalag IX b de Bad Orb - doc. Internet



Amédée, prisonnier de guerre.

« Là où il était en dernier » c'était au camp de Bad-Orb, au lieu-dit Wegscheide, non loin de Franckfort, (80 km.) en Hesse.

Le camp était dans la forêt, c'était un camp de vacances pour les enfants de Francfort, qui avaient besoin de respirer du bon air. (voir photos) C'était un camp très dur où se trouvaient beaucoup de Bretons, des Polonais et beaucoup de Russes qui, d'après les gens de Lieblos , y sont morts en grand nombre, enterrés dans des fosses communes.

Mon père est envoyé travailler dans une ferme importante de la région, chez M. Karl Kalbfleisch à Lieblos (que mon père traduisait par : à bas l'amour.) Au début, il a aussi refusé de travailler, surtout qu'on lui demandait de traire les vaches, chose qu'il ne faisait jamais à la maison, cela était une affaire de femmes !

Mais, se sentant mieux dans cette ferme, les gens ayant sans doute peu de sympathie pour les nazis, il s'est mis au travail. Il y avait dans la maison la grand-mère, avec qui il s'entendait bien, l'épouse du patron et, je crois, deux enfants : Hilde et

Là, il s'occupait surtout du travail avec les chevaux.

Le soir les prisonniers étaient rassemblés dans une auberge du village pour y passer la nuit. Petit à petit, dans la ferme, il a eu un rôle plus important, car le patron avait dû partir à la guerre. Il avait le privilège de manger à la table de la famille, sauf quand le soldat de garde était là. Il était bien nourri dans cette ferme où il a entendu parler des vitamines : « viel vitamin » lui disait-on.



Amédée au centre avec un autre prisonnier et M. Karl Kalbfleisch au ... à Lieblos

Durant cette période, en certaines occasions le salut nazi était de rigueur, mais mon père, au lieu de dire : « Heil Hitler ! », disait, assez bas sans doute : « Scheize Hitler ! », ce qui veut dire : M... à Hitler !

Cinq ans passèrent et mon père attendait la libération. Les Américains approchaient, les bombes pleuvaient sur des villes alentour mais les gardiens allemands ont rassemblé les prisonniers et ont commencé à les emmener vers ... l'est !. Pas d'accord pour s'éloigner de la France, mon père a réussi, avec quelques autres, à quitter la colonne et à se réfugier dans les bois. Ils y sont restés cachés, marchant vers l'ouest, pendant une semaine, avec, pour toute nourriture, une boîte de sardines ! Ils voyaient des bottes de soldats marcher sur les routes, mais, n'osant s'approcher, ils ne savaient pas si c'était des Allemands ou des Américains, ils ne se sont montrés qu'au bout d'une semaine.

Il ne fallait pas se négliger pour autant ! Alors pour se raser, mon père cueillait les gouttes de rosée avec son blaireau sur le bout des jeunes pousses des sapins !

Il nous disait qu'il avait été libéré le 1^{er} avril, mais je ne sais pas exactement à quoi correspond cette date. Le camp de Bad-Orb avait été



Le camp à la libération en 1945 doc. Internet

libéré le 25 mars par les Américains, mais je crois que les prisonniers français n'y retournaient plus.

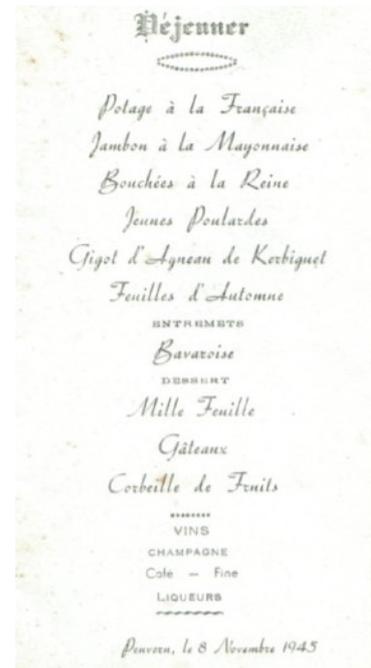


La photo de la fiancée, Elisa Renan.

Une fois pris en charge par les Américains, ce fut le train pour Paris puis le train pour Paimpol ! Mais à Montparnasse, il a été blessé par l'attitude d'une « Dame-Pipi ». En effet, arrivé à la gare, sans un sou en poche, bien sûr, un besoin pressant s'est fait sentir, se dirigeant vers les toilettes en tenue de soldat (qui ne devait plus être toute neuve), la dame-pipi lui demande 20 centimes, il a ressenti cela comme un affront et lui a alors montré le dos de sa capote estampillée : K.G.(Krieg Gefangener), ce qui veut dire « prisonnier de guerre ». Ceci montre le peu de considération qu'on leur a porté.

Puis c'est vraiment la libération, l'arrivée à la gare ! Sans doute s'est-il arrêté à la halte de Plounez, plus près de la maison ! Il était, disait-on, le premier prisonnier à rentrer. Le premier de Plounez, de Paimpol, de la famille ? Je ne sais pas . (Il avait un frère, des cousins, et des futurs beaux-frères , prisonniers comme lui). Mais pendant tout ce temps ma mère , sa fiancée, l'a attendu et lui, a gardé, cousue dans sa capote, une photo d'elle.

Amédée et Elisa se sont mariés en novembre de cette même année 1945 et ce fut la fête à Penvern !



Walter Uffmann, Patricia König, Klaus von Berg, Jean-Yves L'Harden, Elisabeth L'Harden, Gerald Helfrich, Jutta Lewandowski, Anneliese Kalbfleisch und Heinrich Kalbfleisch (von links) tauchen Erinnerungen und Bild-dokumente aus. Foto: E. Hübner

Auf den Spuren des Vaters

HEIMATGESCHICHTE Tochter eines französischen Kriegsgefangenen zu Gast in Lieblos

GRÜNDAU (hdt). 70 Jahre ohne Krieg, das ist die größte Ertragszeit unserer Zeit, die nicht zuletzt auf der Pflege der deutsch-französischen Freundschaft beruht. Geliebte, alte Freundschaft, denn Gründau ist seit 50 Jahren mit der Gemeinde Lezouarn im Zentralmassiv Frankreichs gelagert, verschwiebert. Heute freut sich nicht das Ehepaar Elisabeth und Jean-Yves L'Harden, die aus der Bretagne angereist sind, in Gründau begrüßen zu dürfen, sagt Bürgermeister Gerald Helfrich beim Empfang der französischen Gäste Elisabeth L'Harden, die die Tochter des ehemaligen französischen Kriegsgefangenen Amédée Dronagast, der im Juni 1940 bei Dinkirchen in deutsche Gefangenschaft geriet. Über Holland, Stettin und Schwerin wurde mein Vater gemeinsam mit anderen Kriegsgefangenen in Viehwaisungen inhaftiert. Mein Vater kam in das, damals von einem Landwirt in der Stadt Frankfurt zu einem Kriegsgefangenenlager. Auf der Wegscheide in Bad Orb, von dort aus kam er nach Lieblos und hat einen großen Teil seiner Gefangenschaft in Lieblos in der Landtracht gearbeitet. Am 1. April 1945 ist mein Vater aus der Gefangenschaft heimgekehrt, erzählt Elisabeth L'Harden, die nach 1945 geboren ist, in französischer Sprache, als Übersetzerin, Jutta Lewandowski und die Vorsitzende der Vereinigung zur Förderung der Partnerschaft Niederrhein-Lanzarote, Patricia König. Elisabeth L'Harden ist gemeinsam mit ihrem Ehemann auf den Spuren ihres Vaters unterwegs. Sie hatte vor einiger Zeit ein Schreiben an die Gemeinde gerichtet, in dem sie die Erinnerungen ihres Vaters an seine Zeit als Kriegsgefangener in Lieblos

„Er mochte Menschen“
„Mein Vater hat niemals über schlecht zu Erinnerungen gesprochen, er hat den Krieg nicht gemocht, aber er mochte die Menschen“, erzählt die Tochter und berichtet weiter, dass der Vater, der aus der Landwirtschaft kam, sich anfangs nicht daran gewöhnen konnte, mit Kühen zu arbeiten, „bei uns es zu Hause war die Arbeit mit Kühen reine Feiertage.“ Bürgermeister Gerald Helfrich überreicht dem Ehepaar L'Harden als Gastgeschenk ein Glas mit eingemachtem Gründauer Wappem. Im Gespräch schildern die französischen Gäste dem Geschichtswriter Gründau eine Auswahl bretonischer Spezialitäten, wie zum Beispiel Jakobsmuscheln. Das Ehepaar sitzt in Paimpol, einer Küstentadt an Atlantischen Ozean, und hat

niedergeschrieben hatte. Das Schreiben wurde an den Geschichtsverein Gründau weitergeleitet. Walter Uffmann und Klaus von Berg begannen mit ihren Recherchen vorerst die Identität des ehemaligen Kriegsgefangenen Amédée Dronagast zugeordnet werden. Man geht davon aus, dass Dronagast im Hause Kalbfleisch, der ehemaligen Bäckerei, gearbeitet hat. Ein Foto aus dem umfangreichen Archiv, das Klaus von Berg anregt, hat, zeigt Dronagast zwischen zwei Nachbarn aus der Bülfinger Straße, nämlich mit dem Kuhnle Fritz, dem Nachbarn von gegenüber und dem Karl Kalbfleisch aus der damaligen Gaststätte Urbach. Man nimmt an, dass Fritz und Karl dem französischen Kriegsgefangenen Amédée die Arbeit erklärt haben, die zu verrichten war.

die circa 1000 Kilometer lange Reise- stücke mit dem Auto zurückgelegt. Durch Mosel und Rheintal, Koblenz und Radevorms führte die Route nach Bülbingen. Dort haben sie sich einquartiert. „Wir haben niemals mit einem so sehr herrlichen und offiziellen Empfang gerechnet“, freut sich Jean-Yves L'Harden und dankte seinem alle Anwesenden zu einem Fernaufenthalt in seiner Heimat, der herrlichen Kleinstadt Paimpol, auf im Anschluss an den Empfang in Radevorms, an dem auch Anneliese und Heinrich Kalbfleisch, die Nachfahren aus der Bülfinger Kalbfleisch, mitfahren, führen Walter Uffmann und Klaus von Berg, die Vorsitzenden des Geschichtsvereins Gründau, die französischen Gäste durch Lieblos, an ihren das damaligen Außenflurort des Vaters und Schwagerort, der bereits verfallen ist, zu zeigen. Die Gebäude des Bülfinger Kalbfleisch stehen noch, auch das Haus von Kuhnle-Fritz. Die Gaststätte Urbach und das Gasthaus „Zam Sorech“, in dem die Kriegsgefangenen damals übernachteten, sind inzwischen abgerissen worden. Eine 1923 gebaute Zeitscheune erzählt, dass es den französischen Kriegsgefangenen hier im Dorf Darsberg gut ging, soweit sich weiß, hat man sich in keinem Haus an die Vorschriften im Umgang mit den Zwangsarbeiter gehalten, sagt der Gast, der mit den Kriegsgefangenen hier in Lieblos stationiert war, um diese zu beobachten, war im Dorf aber großer Liebe begegnet, die er später auch gelehrt hat. Der hat das mit dem Zwangsarbeiter nicht so ernst genommen.“
Für den Nachmittag stand ein gemeinsamer Besuch auf der Wegscheide in Bad Orb auf dem Programm.

2ème partie

Voyage en Allemagne.

Ressantant depuis longtemps l'envie de voir les endroits dont il nous avait parlé, nous avons enfin décidé, mon mari et moi, de nous rendre en Allemagne. Ce qui me retenait, c'est que je ne connais pas l'allemand. Cependant, après avoir trouvé un traducteur, j'ai entrepris des démarches auprès de la commune où il a été le plus longtemps : Lieblos. Réunie avec d'autres communes, elle s'appelle maintenant Gründau. Je voulais savoir s'il existait encore des membres de la famille de Karl Kalbfleisch sur la commune. Mais le problème était que beaucoup de familles du village portent le même nom, y



Walter Uffelmann, Patricia König, Klaus von Berg, Jean-Yves L'Haridon, Elisabeth L'Haridon, Gerald Helfrich, Jutta Lewandowski, Anneliese Kalbfleisch und Heinrich Kalbfelisch (von links) tauschen Erinnerungen und Bilddokumente aus. Foto: E. Hußler

Auf den Spuren des Vaters

HEIMATGESCHICHTE Tochter eines französischen Kriegsgefangenen zu Gast in Lieblos

compris le prénom, on les distingue par des sobriquets.

Ils ont quand-même pensé à une personne qui pouvait correspondre (moi, je pensais que non).

Nous voilà donc partis pour Lieblos-Gründau en 2015. Le maire du village et plusieurs membres de la société de recherches historiques nous avaient donné rendez-vous un matin avec aussi la personne supposée être le fils de la famille où séjournait mon père. Dans le groupe il y avait Patricia qui parlait bien le français. Ils étaient tous très contents de notre venue, c'était la première demande de ce genre qu'ils recevaient.

Nous avons donc été très bien reçus, ils nous ont guidés toute la journée. Tout d'abord réception à la mairie avec présence de la presse locale qui a publié une photo de mon père au travail dans les champs, puis visite du village : l'auberge où dormaient les prisonniers, l'actuelle propriétaire nous a aussi reçus, puis la maison où aurait pu travailler mon père, et une belle ferme qui n'avait pas été détruite pendant la guerre.

Ensuite ils nous ont emmenés déjeuner dans un restaurant très bien situé à flanc de colline avec belle vue sur la vallée et la forêt au loin. L'après-midi ils nous ont emmenés à Bad-Orb, là où était le camp, dans la forêt, camp qui existe toujours et qui a repris sa fonction de centre de vacances pour enfants.

Nous avons vu les baraquements en bois, dont l'un était resté comme à l'époque, sauf l'intérieur qui n'était plus une pièce unique avec un poêle au milieu. La plupart d'entre eux n'avaient jamais visité cet endroit (qui ne se visite pas) et étaient donc très contents de cette occasion.



Le camp de prisonniers.

Se rendant compte qu'ils ne nous avaient pas présenté le bon Kalbfleish, ils ont pensé à une autre famille dont il ne restait personne dans la commune. Le patron avait été tué à la fin de la guerre lors d'un bombardement américain et la maison, détruite pour agrandir la place du village. Il s'agissait de la famille de Karl Kalbfleisch dite « Urbach ».



Une ferme traditionnelle à Lieblos.

Suite à la parution de l'article et de la photo des 3 personnes avec les chevaux, dans le journal local, j'ai reçu une lettre émouvante d'une dame âgée de la ville voisine. Cette dame a reconnu mon père avec qui elle avait travaillé dans la ferme durant une année : 1943- 44, je crois. En voyant la photo elle s'est exclamée : « Mais c'est notre Amédée ! »

Elle avait 14 ans à l'époque car, pendant la guerre, toutes les filles de cet âge devaient aller travailler une année dans une ferme ou ailleurs. Elle gardait un bon souvenir de mon père. Elle m'a raconté s'être beaucoup amusée à entendre mon père parler aux chevaux avec un accent bien peu germanique.

Elle a beaucoup regretté de nous avoir « ratés » lors de notre visite à Lieblos, nous invitant à lui rendre visite à Gelnhausen à 10 km. de Lieblos. Elle-même a beaucoup souffert de cette guerre car son père est mort de faim en Russie !

Ce jour où j'écris ce mot, je reçois une lettre d'Allemagne m'annonçant le décès de la dame qui avait côtoyé mon père : Madame Emmi Gackenheimer.

Epilogue

L'âge de la retraite venue, mon père, pacifiste avant tout, mais ayant fait la guerre quand - même, a pensé à demander sa retraite d'ancien combattant. Il a alors appris qu'il fallait cotiser, ou avoir cotisé à l'association des anciens combattants pour la percevoir ! On ne lui avait pourtant pas demandé ses conditions lors de sa mobilisation. Il a donc préféré renoncer à cette pension. Il est décédé en 1972.

Elisabeth L'Haridon
février 2019

Complément d'information sur beaux-frères d'Amédée qui furent aussi prisonniers de guerre :
(Le nombre renvoie au « classement » dans le dossier « liste des prisonniers de guerre domiciliés à Plounez.)

31. Renan Jean-Baptiste

Né le 13 novembre 1901 à Plounez. Cultivateur à la ferme familiale de Penvern. Célibataire. Frère de François, Pierre et Joseph. Mobilisé adjudant au 248 D.L. Prisonnier à la 49ème Compagnie 6420 Front Stalag 131 à Saint-Lô puis Stalag III A/L (Allemagne) sous le matricule 76092.

Déclaration faite par son père Yves-Marie Renan « Propriétaire à Penvern, Plounez par Paimpol ». (Signalé rentré sans précision de date)

A Caen, avant d'être fait prisonnier à Saint-Lô, il a échappé de justesse à un obus qui a éclaté à 3m de lui, ce qui l'a recouvert de tuiles et d'ardoises. Il était jusqu'au 18 juillet 1941 au camp de Luckenwalde à 80 km au sud de Berlin. Malade, il est réformé le 21 juillet, hospitalisé en Allemagne le 27, rentré en France le 21 août 1941 puis hospitalisé au Val De Grâce à Paris.

32. Renan Pierre

(Cultivateur), Séminariste 23 ans. Célibataire. Hôpital militaire d'Issy les Moulineaux (Seine). Rayé au crayon. (Signalé rentré sans précision de date)

Blessé le 20 juin (1940 ?) par des éclats d'obus à la cuisse et à la colonne vertébrale, Il sera opéré le 16 août, puis rapatrié. Il sera ordonné prêtre en 1943.